

**Zeitschrift:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Herausgeber:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Band:** 15 (1965)  
**Heft:** 4

**Buchbesprechung:** Bibliographie

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 12.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

H. RENCKENS, S.J. : *La Bible et les origines du monde*. Tournai, Desclée, 1964, 199 p.

SCIENCES  
BIBLIQUES

Cet ouvrage, adapté du néerlandais par A. de Brouwer O.S.B. est représentatif du mouvement biblique catholique actuel ; il unit à une vaste information scientifique un remarquable souci pédagogique, qu'on aimerait retrouver davantage chez les auteurs protestants. Il est constitué par une série d'articles qui ont paru d'abord dans la revue du Centre catéchétique de Maastricht et ont pour titres : La Bible et l'histoire. Du chaos ou cosmos. De Yahvé à Elohim. L'image de Dieu. Le paradis terrestre. Vers la femme. Monogénisme et péché originel. Démolition de l'interprétation sexuelle. Le protévangile, etc. — L'auteur, parfaitement au courant des derniers travaux sur Gen. 1-3, défend avec courage les droits de l'exégèse, dans la perspective ouverte par l'encyclique *Divino afflante Spiritu* de 1943. Il souligne constamment la nécessité de comprendre l'intention profonde des auteurs sacrés pour éviter les faux problèmes et les interprétations hasardeuses, en replaçant le texte biblique dans le contexte religieux d'Israël. « Il ne faut pas chercher dans la révélation primitive, mais bien dans la révélation d'Israël, la source directe de l'histoire biblique primitive » (p. 29). Ce livre renferme maintes observations du plus grand intérêt, des formules heureusement frappées, bien que souvent trop concises, comme le traducteur lui-même le remarque. A propos de Gen. 1 on retiendra des déclarations comme celles-ci : « Première page (de la Bible) oui, la plus ancienne, non. Chapitre fondamental, oui, mais couronnement, et non point de départ » (p. 45). « La théologie d'Israël a pu exprimer à la perfection les rapports entre Dieu et le monde, parce qu'elle reflétait les relations entre Yahvé et Israël et en découlait » (p. 47). « La vision yahviste du monde est subordonnée au thème de la libération nationale » (p. 57). — Sur *l'Imago Dei*, l'auteur écrit : « Quand un Yahviste aussi strict que l'auteur de Gen. 1 appelle l'homme *l'image de Dieu*, il dit une chose inouïe, il exprime un mystère impressionnant, il remplit l'Israélite d'un saint respect envers lui-même et envers son prochain, il lui fait comprendre qu'il appartient plus à Yahvé qu'à lui-même, qu'il a une tâche à remplir et doit assumer une responsabilité » (p. 80). Au sujet de Gen. 2-3, on appréciera les remarques de H. Renckens sur la composition de ces chapitres (p. 94 ss.), écho de la prédication prophétique (p. 104), son interprétation du paradis « image contrastée du monde réel » (p. 114), sa prudence à l'égard du monogénisme qui ne va pas de soi, selon la Genèse (p. 162 ss.), et sa retenue envers une interprétation abusive de Gen. 3 : 15 (p. 190 ss.). Le thème du paradis terrestre sert, selon l'auteur, avant tout à exprimer cette vérité que « le premier homme pouvait participer à une vie supérieure d'un ordre supérieur » (p. 146) et les sentences de Gen. 3 indiquent que « le mal est dans l'homme. L'homme s'est chargé d'une malédiction. Sa situation religieuse a changé. Il voit le monde matériel avec d'autres yeux, sa position en face de ce monde n'est plus du tout la même, il l'expérimente autrement » (p. 187). Pour terminer, laissons les dogmaticiens méditer cette déclaration : « Nous ne pouvons comprendre Dieu sans comprendre d'abord Israël » (p. 15).

ROBERT MARTIN-ACHARD.

JOHN VELLA, S.J. : *La giustizia forense di Dio*. (Associazione Biblica Italiana. 1. Supplementi alla Rivista Biblica.) Brescia, Paideia, 1964, 140 p.

L'Associazione Biblica Italiana publie un extrait, traduit en italien, d'une thèse, présentée en 1964 à l'Université grégorienne de Rome, sous le titre : *The justice of God in the confessions of sins. A study in Old Testament theology*. — Examinant la notion de la justice de Dieu, telle qu'elle se présente dans les confessions des péchés de l'Ancien Testament, l'auteur, avec de nombreux exégètes, découvre qu'elle diffère fortement de la notion gréco-romaine. La *š'dāqâ* est plutôt la fidélité de Dieu à l'alliance qu'il a conclue avec les hommes et se manifeste dans ses bienfaits. Pourtant d'autres passages nous montrent une justice de Dieu punitive. Le P. Vella attribue donc au mot *š'dāqâ* deux sens : l'un juridique, l'autre exprimant la fidélité. Mais au sens juridique, l'adjectif *šaddîq* s'applique bien moins au juge impartial qu'à la partie qui a pour elle le bon droit dans un procès. La notion de Dieu, juge suprême et infaillible, est plus tardive. Les réflexions sur les procès de Dieu, si nombreux dans la littérature prophétique et les rapprochements qu'on peut établir entre eux et les ultimatums et les ruptures de traités des rois hittites sont pleins de suggestions intéressantes.

LYDIA VON AUW.

ANDRÉ BARUCQ, S.D.B. : *Le Livre des Proverbes*. Sources bibliques, Paris, J. Gabalda & C<sup>ie</sup>, 1964, 266 p.

Grâce aux « Sources bibliques », nouvelle collection catholique éditée par J. Gabalda en relation avec la Revue biblique et les Cahiers de la Revue biblique, les lecteurs de langue française vont disposer d'une excellente présentation du livre des *Proverbes*. On aurait tort de négliger cet ensemble de sentences israélites, sous prétexte que les sages d'Israël se réfèrent trop rarement à l'Histoire du salut et que leur éthique ne paraît être en général qu'un art de réussir dans l'existence. Le P. Barucq montre l'intérêt et la valeur de cet enseignement qui se présente à nous d'une façon déroutante certes, mais qui se préoccupe « d'amener l'homme à mieux vivre » (p. 236) dans la crainte de Yahvé. Les conseils et les mises en garde des Proverbes n'ont rien perdu de leur actualité, ainsi la condamnation de l'adultère, de la paresse ou de l'ivrognerie, l'appel à la prudence et à la modération, et surtout l'invitation constamment répétée à acquérir une sagesse, à la fois savoir pratique et œuvre de Dieu (cf. notamment chap. 8, commenté dans les pages 85-97) qui débouche sur une vie « dont la réalité semble plus ample que l'état d'existence terrestre » (p. 111). — Le commentaire du P. Barucq s'attache avec raison à relever les thèmes principaux des diverses collections de « machals » plutôt que d'expliquer le texte verset après verset ; ses notes donnent d'utiles renseignements sur les variantes des versions grecques, latines et coptes ; son introduction situe le livre des Proverbes dans l'ensemble de la littérature sapientiale du Proche-Orient ancien et aborde le problème de sa composition (le livre actuel serait fait de plusieurs livrets dont les plus anciens (chap. 10 : 1-22, 16 et chap. 25-29) sont antérieurs à l'exil) ; une table analytique des matières enfin rendra service à ceux qui — et il faut les souhaiter nombreux — se serviront de cette étude sur les Proverbes comme d'un instrument de travail.

ROBERT MARTIN-ACHARD.

HERBERT DONNER : *Israël unter den Völkern*. Leiden, E. J. Brill, 1964, 193 p. Supplements to Vetus Testamentum, XI.

Ce nouveau volume de l'importante collection des Suppléments à Vetus Testamentum aborde une question qui a souvent retenu l'attention des théologiens ces dernières années, celle du message politique des prophètes. Ceux-ci ont été traités tour à tour de collaborationnistes, de patriotes, d'utopistes, etc. ; et l'on s'est efforcé de tirer de leurs prises de position quelques lumières sur ce qu'on appelle le ministère prophétique de l'Eglise. — H. Donner estime avec raison qu'il convient dans ce domaine d'éviter toute généralisation, qui ne sert d'ordinaire qu'à justifier des a-priori politiques et religieux, et d'interroger avec le plus grand soin les textes eux-mêmes en les replaçant dans leur contexte historique. Son étude consiste donc en une enquête sur les oracles d'Esaïe, d'Osée et de Michée relatifs à la politique des rois de Juda et d'Israël entre les années 735-701. — Elle se divise en cinq parties, la première traite des interventions prophétiques lors de la guerre syro-éphraïmite (734-733) : Es. 7 : 1 ss. ; 8 : 1 ss. ; 10 : 27 b-34 ; Os. 5 : 1 ss., etc. ; la seconde examine les déclarations contemporaines de la fin de l'Etat d'Israël (724-722) : Es. 9 : 7 ss. ; Os. 7 : 8 ss. ; 9 : 1 ss. ; Michée 1 : 2 ss., etc. ; la troisième s'intéresse à la période qui s'étend entre les années 721 et 711 : Es. 14 : 28-32 ; Es. 20 : 1 ss. ; la quatrième a trait à l'ultime révolte de Juda contre l'Assyrie (705-701) : Es. 1 : 4 ss. ; 18 : 1 ss. ; 22 : 1 ss. ; 30 et 31. Un dernier chapitre fait l'exégèse de quelques fragments supplémentaires, et tire les conclusions de cette recherche méthodique. — H. Donner relève le réalisme politique d'Esaïe, dont le fondement est cependant purement théologique. Le prophète estime que Yahvé reste neutre en face des événements de son temps, il préconise donc une attitude de neutralité des rois de Juda. Mais sa position ne doit pas être confondue avec un pacifisme quiétiste, elle repose sur la certitude que Yahvé conduit l'histoire et donne une place à Israël, le peuple élu, au sein des nations. Osée dénonce comme Esaïe la politique des souverains d'Israël, mais ses réactions sont beaucoup plus négatives à l'égard de l'existence d'un Etat d'Israël au milieu des royaumes du Proche-Orient ancien : le peuple de Dieu est pour lui une réalité apolitique, que son installation en Canaan a compromise. Michée dénonce également les fautes de Juda et d'Ephraïm, il annonce la chute de Jérusalem, cité cananéenne que David a eu le tort d'accepter pour capitale. — Ce travail qui mérite d'être lu attentivement montre qu'en dépit de la diversité des situations, des tempéraments et des formations, les prophètes du 8<sup>e</sup> siècle se rejoignent pour reprocher aux responsables de Juda et d'Israël de négliger le fait décisif dans l'existence de leur peuple : l'élection d'Israël par Yahvé, qui en fait sa propriété, et du même coup détermine son histoire et sa politique au sein du monde.

ROBERT MARTIN-ACHARD.

AUGUSTINUS KURT FENZ, S.O. Cist. : *Auf Jahwes Stimme Hören*, eine biblische Begriffuntersuchung. Wiener Beiträge zur Theologie. Wien, Verlag Herder, 1964, 132 p.

Le P. Fenz présente ici une intéressante enquête sur l'expression *šm' beqôl JHWH*, c'est-à-dire *écouter la voix de Yahvé, lui obéir*. Il recense d'abord les textes bibliques où cette formule se rencontre ; au chapitre 2, il indique que, bien que celle-ci se trouve surtout dans le Deutéronome et chez Jérémie, elle



n'est pas une création de D. Elle appartient aux formulaires d'alliance de l'Ancien Testament (Ex. 19 ; Josué 24 ; Deut. 1 ss., etc.) (p. 44 ss.) dont la littérature de l'ancien Proche-Orient offre de nombreux parallèles (p. 70 ss.). Au chapitre 4, l'auteur montre que l'expression « écouter la voix de Yahvé » qui se prolonge dans le Nouveau Testament (Jean 5 ; 10 ; 18 ; Hébr. 3 s. ; Apoc. 3) est l'équivalente de « garder l'Alliance », « suivre le commandement (de Dieu) », « faire ce qui plaît à Yahvé », « lui faire confiance », « aimer Yahvé », etc., et s'oppose à « être rebelle à Yahvé », « pécher à son égard », etc. ; expressions qui se réfèrent toutes explicitement ou non à l'Alliance ; elle a pour point de départ (Sitz im Leben) une tradition culturelle qui a pour but de renouveler ou de confirmer la *berit* du Sinaï (p. 12 s.). Un dernier chapitre permet au P. Fenz de montrer l'importance théologique de la déclaration biblique « obéir à la voix de Yahvé » ; pour en comprendre la portée, il faut la replacer dans le contexte juridico-liturgique d'où elle est issue ; elle suppose la révélation de Yahvé à son peuple, ses interventions en sa faveur, elle précise la réponse que Dieu attend d'Israël, le service fondé sur un dialogue auquel Yahvé appelle son élu. Toute la théologie biblique est implicitement contenue dans cette expression (p. 96 ss.).

ROBERT MARTIN-ACHARD.

GERT JEREMIAS : *Der Lehrer der Gerechtigkeit*. Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1963, 376 p. Studien zur Umwelt des Neuen Testaments, Band 2.

La première partie de l'ouvrage est consacrée à la discussion des quelques données historiques (éparses dans les textes de la mer Morte) propres à situer le Maître de justice dans son temps. Comme les indications biographiques sont rares et peu claires, G. Jeremias s'est penché spécialement sur les passages évoquant les ennemis du Maître : les Kittim, le prêtre impie et l'homme de mensonge (dont il fait deux personnages distincts), les adversaires dont parle le commentaire de Nahum. Il identifie le prêtre impie avec le grand-prêtre Jonathan et situe le Maître de justice aux environs de 150 avant Jésus-Christ. — La deuxième partie rassemble les divers traits permettant d'esquisser les contours de la personnalité spirituelle du Maître et s'achève par une comparaison entre ce dernier et le Jésus historique. Jeremias voit dans ce Maître de la Tora, considéré comme envoyé par Dieu, « der grösste Repräsentant der Frömmigkeit des antiken Judentums » (p. 352). Avec raison, il souligne l'opposition insurmontable entre la voie caractérisée par le Maître de justice (celle du salut basé sur un accomplissement possible de la Loi) et la voie de l'Evangile, celle de Jésus venu pour sauver les « impurs » et les pécheurs.

JEAN-CLAUDE MARGOT.

*Les textes de Qumran traduits et annotés*. I. La règle de la communauté, La règle de la guerre, Les hymnes, par J. Carmignac et P. Guibert. Paris, Letouzey et Ané, 1961, 284 p. Coll. « Autour de la Bible ».

Ce premier volume d'un ouvrage destiné à en comprendre deux, présente les caractéristiques suivantes : chacun des trois documents qui y sont traduits est précédé d'une introduction groupant les renseignements indispensables sur les questions textuelles, littéraires, historiques et théologiques, et comportant une

bibliographie sélectionnée. La traduction elle-même vise à une grande fidélité ; c'est ainsi que ses auteurs ont préféré indiquer au fur et à mesure l'importance des lacunes du texte original en renonçant souvent à les combler par des reconstitutions trop hasardeuses. Les notes qui accompagnent la traduction tendent à en préciser le sens ou à dégager d'autres interprétations possibles ; elles mentionnent les références bibliques et les principaux passages parallèles ; de plus, elles renvoient aux principaux articles scientifiques concernant tel ou tel point particulier. — Les auteurs se sont proposé de mettre le lecteur en contact personnel avec les textes de Qumran et de lui fournir les bases de départ pour une étude plus approfondie. On ne peut que louer la qualité scientifique de leur travail qui contraste heureusement avec les romans trop souvent échafaudés à partir des textes de Qumran.

JEAN-CLAUDE MARGOT.

CHARLES MASSON : *Les deux épîtres de saint Paul aux Thessaloniens*. Neuchâtel et Paris, Delachaux et Niestlé, 1957, 120 p. Commentaire du Nouveau Testament, XI a.

La Revue doit des excuses au professeur Charles Masson pour rendre compte si tard de son ouvrage ; mais fort heureusement les lecteurs n'auront pas attendu ces lignes pour tirer profit du commentaire aux Thessaloniens, écrit avec la science exégétique, la clarté d'esprit et le souci pastoral qui caractérisent les publications de M. Masson. — Dans l'Introduction, l'auteur expose les raisons sérieuses de conclure à l'inauthenticité de la deuxième épître : son eschatologie ne correspond pas à celle de la première épître ; le motif de la lettre s'explique mieux si elle est l'œuvre d'un disciple de Paul, qui interprète pour une autre génération l'enseignement de son maître. — Les passages difficiles des épîtres sont éclairés par des excursus : la parousie du Seigneur (I, 2 : 19) ; la signification pour nous de l'eschatologie de I, 4 : 13-18 ; l'interprétation de « ce qui retient » et de « celui qui retient » (II, 2 : 6-7). Dans le texte si controversé de I, 4 : 4, M. Masson justifie la traduction : « Que chacun de vous sache se procurer sa propre femme dans la sanctification et l'honneur, pour éviter de léser et duper son frère en cette affaire. » La portée éthique du texte est moins vaste que dans les traductions usuelles où il s'agit d'une part de la maîtrise de soi, d'autre part de l'honnêteté en affaires ; mais c'est le texte qui commande, et non pas nos habitudes.

FRANCIS BAUDRAZ.

Associazione biblica italiana. *San Giovanni* (atti della XVII settimana biblica). Brescia, Paideia, 1964, 365 p.

L'Associazione biblica italiana a décidé, en septembre 1962, de publier intégralement les conférences tenues à l'occasion de la XVII<sup>e</sup> semaine biblique des professeurs d'Écriture sainte des séminaires et des universités catholiques. Deux ans plus tard le volume a paru. Il s'ouvre — on ne le lit pas sans émotion — par le discours prononcé au début de cette rencontre par Jean XXIII, encourageant l'étude de l'Écriture sainte et sa pénétration dans « la vie des peuples, des familles et des communautés ». Aux études présentées lors de la Semaine biblique, s'ajoute un magistral exposé du P. Donatien Mollat sur les travaux catholiques consacrés aux écrits johanniques, de 1950 à 1961. Ces

études permettent d'apprécier l'effort intense de recherche historique et exégétique et de compréhension spirituelle des textes qui se poursuit dans l'Eglise romaine. Le travail d'Ignace de la Potterie sur la notion de vérité chez saint Jean, de Mauro Laconi sur la critique littéraire appliquée au IV<sup>e</sup> évangile, de Piero Rossano sur la bibliothèque gnostique de Nag Hammadi — pour ne citer que quelques richesses de ce livre — ouvrent des perspectives intéressantes. On peut dire que si les exégètes représentés dans ce volume s'en tiennent, quant aux écrits johanniques, aux positions traditionnelles, ils les assouplissent et n'ignorent rien des découvertes en cours. Citons encore l'étude d'Antonio Ambrosanio sur la doctrine eucharistique dans saint Jean, d'après les discussions récentes des exégètes protestants.

LYDIA VON AUW.

ULRICH BECKER : *Jesus und die Ehebrecherin*. Untersuchungen auf Text- und Überlieferungsgeschichte von Joh. 7 : 53 - 8 : 11. Berlin, Töpelmann, 1963, 203 p. Beihefte zur ZNW, 28.

On sait que la péricope sur la femme adultère est un corps étranger dans l'évangile de Jean : les grands manuscrits grecs l'ignorent, ainsi que les plus anciennes versions, et les Pères de l'Eglise jusqu'au IV<sup>e</sup> siècle. Les manuscrits plus récents signalent le texte avec des astérisques, ou le placent après Jean 21 : 24 ou après Luc 21 : 38 ; certains ajoutent une remarque critique. Ce n'est qu'après l'an 1000 que la place actuelle de la péricope n'est plus discutée. — Ulrich Becker, dans une étude savante et minutieuse, suit pas à pas l'histoire compliquée de ce texte, qui est un joyau précieux de la tradition évangélique. Il trouve une preuve d'authenticité dans le fait que le pardon accordé par Jésus précède la repentance et la foi. Ce récit entrerait en conflit avec la discipline ecclésiastique, dès le II<sup>e</sup> siècle ; c'est pourquoi il serait entré si difficilement dans le canon du Nouveau Testament.

FRANCIS BAUDRAZ.

MARKUS BARTH : *Was Christ's Death A Sacrifice ?* Edinburgh-London. Oliver and Boyd, 1961, 55 p. Scottish Journal of Theology Occasional Papers.

Lorsque les auteurs du Nouveau Testament, au I<sup>er</sup> siècle de notre ère, empruntaient certaines expressions au langage sacrificiel pour décrire le sens de la mort du Christ, ils avaient des raisons précises de le faire. Mais ces raisons sont-elles encore déterminantes pour les chrétiens du XX<sup>e</sup> siècle ? Ne suffirait-il pas, aujourd'hui, de comprendre cette mort comme la preuve d'un amour total à l'égard du Père, comme un acte sublime d'obéissance filiale, comme le signe d'un altruisme exemplaire, ou encore comme un martyr provoquant de salutaires réflexions ? Telle est la question qui est à la base de l'étude de M. Barth. — L'enquête à laquelle il se livre sur l'emploi de la terminologie sacrificielle dans le Nouveau Testament (et aussi dans certains textes de l'Ancien Testament) l'amène à la conclusion suivante : « La proclamation et la célébration du sacrifice du Christ sont un critère permettant de déterminer « l'obéissance de la foi » de l'Eglise et des chrétiens de tous les temps... » (p. 50), et « Tout effort visant à démythologiser ou à moderniser le message évangélique sur ce point, aboutirait à bouleverser non seulement la forme mais aussi le contenu de l'Evangile... » (p. 55). — Le prédicateur (et pas seulement le théolo-

gien) lira avec profit ces pages de théologie biblique. Car il ne suffit pas de répéter avec bonne conscience un terme traditionnel de la doctrine chrétienne, encore faut-il être capable d'expliciter la réalité fondamentale qu'il recouvre, et c'est ce à quoi nous aide M. Barth.

JEAN-CLAUDE MARGOT.

JOHANNES QUASTEN : *Initiation aux Pères de l'Eglise\*\*\**. L'âge d'or de la littérature patristique grecque du concile de Nicée au concile de Chalcédoine. Paris, Editions du Cerf, 1963, 851 p.

HISTOIRE  
DE L'EGLISE  
ET DE LA  
PENSÉE  
CHRÉTIENNES

Nous avons présenté les deux premiers volumes de cette excellente patrologie indispensable tant au pasteur qu'au chrétien en quête des trésors intellectuels et spirituels de l'héritage commun à toutes les confessions chrétiennes. Plus encore que les précédents, ce volume n'est pas seulement une traduction de l'ouvrage anglais, mais une édition revue qui tient compte de précieuses indications bibliographiques, grâce au P. Aubineau, et d'utiles corrections, grâce à divers correspondants. Les chapitres les mieux venus sont ceux consacrés à Athanase, à Cyrille d'Alexandrie et à Grégoire de Nysse, sans oublier les chapitres sur les représentants de l'Ecole d'Antioche, qui se rapportent aux découvertes récentes, celles de textes de Théodore de Mopsueste, par exemple. J. Quasten fait preuve d'une grande objectivité et s'associe aux historiens modernes qui ont rouvert le dossier du nestorianisme en vue de la réhabilitation de l'Ecole d'Antioche (cf. p. 585). Du point de vue de l'histoire des dogmes comme de l'histoire de l'Eglise, on peut regretter que J. Quasten préfère à l'ordre chronologique l'ordre des écoles et des régions ; c'est ainsi qu'il commence par étudier l'école d'Alexandrie et les écrivains d'Egypte d'Arius à Cyrille, suivis des moines égyptiens, pour passer ensuite aux groupes, dont se détachent les Cappadociens, avant d'aborder ceux de l'Ecole d'Antioche et de Syrie, suivis des historiens de Byzance et Théodoret de Cyr. Il y a là un danger de cloisonnement et un risque pour le lecteur novice de commettre des contresens. Il va sans dire que les remarquables introductions et les notices biographiques sur chaque auteur doivent pallier ce danger. Le lecteur sera reconnaissant à J. Quasten et à ses collaborateurs de serrer l'actualité de près et de donner des états de la question sur les dernières publications de manuscrits et les récentes interprétations ; il a ainsi à sa disposition un matériel de première main. N'est-ce pas là un des intérêts majeurs de cette œuvre, en un temps où la patristique s'enrichit de jour en jour ? Les innombrables fragments ont été traduits avec beaucoup de soin et illustrent mieux que de longs commentaires l'originalité des Pères grecs des IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles. Les tables des références aux auteurs, aux fragments cités, les index des termes grecs et des savants modernes comme la table analytique rendront de grands services et contribuent à faire de cet ouvrage, avec ses bibliographies surprenantes, un instrument de travail indispensable. Nous souhaitons que J. Quasten expose les Pères latins de la même période avec le même bonheur.

GABRIEL WIDMER.

AUGUST NITSCHKE : *Heilige in dieser Welt*. Stuttgart, Kohlhammer Verlag, 1962, 200 p. Urban Bücher, 64.

Un petit livre riche de science, de paradoxes et d'intérêt. Le lecteur se heurte — car la rencontre est souvent déconcertante — à des figures de saints tantôt peu connues, tantôt éclairées d'un jour inattendu. Que penser de saint Antoine



qui passe sa vie à batailler contre le démon dans le désert et devient influent et agissant par cette lutte même ? Ou de l'empereur Henri II, fondateur et protecteur d'églises qui s'allie, contre un prince chrétien, à des païens déclarés ? Ou de la passion guerrière de Grégoire VII, mêlée à un sens authentique de la charité qui lui fait projeter une croisade basée sur l'amour fraternel (croisade qui n'eut jamais lieu) ? — Nitschke montre que si les chrétiens actuels sont enclins à penser que depuis la venue du Christ la notion de Dieu et de son action parmi les hommes n'a pas changé, l'histoire, elle, atteste la réalité d'une évolution. Le christianisme antique cherche avant tout la connaissance et la contemplation du divin. Le haut Moyen Age reconnaît les saints parmi les grands abbés, les rois ou les papes dont le pouvoir émane de la puissance divine. Plus tard, c'est le Christ humble et crucifié qui servira de modèle et la sainteté se distingue définitivement de la puissance terrestre. Les saints du XV<sup>e</sup> ou du XVI<sup>e</sup> siècle se vouent sans réserve au service de leur prochain ou d'une communauté. — Cette description de l'évolution de la sainteté s'achève brusquement par Ignace de Loyola. Est-ce à dire que la sainteté catholique se termine avec lui ? Il est regrettable que Nitschke n'ait pas prolongé les lignes de son étude.

LYDIA VON AUW.

MAGDA MARTINI : *Pierre Valdo*. Le Pauvre de Lyon. L'épopée vaudoise. Genève, Labor et Fides, 1961, 172 p.

Le pasteur Georges Marchal nous avertit, dans la préface, que l'auteur a renoncé délibérément à écrire une œuvre d'érudition, dans l'intention de mieux faire vivre son héros, mais que l'œuvre entière repose cependant sur des recherches soignées : nous en prenons acte bien volontiers. Le résultat est mince : peu de substance historique perdue au milieu de bien des redites. Et, malgré l'intention, pas une œuvre vivante.

GEORGES BESSE.

*Les Utopies à la Renaissance*. Colloque international (avril 1961). Travaux de l'Institut pour l'étude de la Renaissance et de l'humanisme, I. Université libre de Bruxelles. Presses Universitaires de Bruxelles et Presses Universitaires de France, 1963, 276 p.

Il nous est impossible de donner ici un résumé détaillé de toutes les contributions, parfois assez techniques, de ce riche ouvrage collectif. La plus grande part des articles est consacrée à l'exploration de la périphérie du genre utopique souvent peu connue mais fort intéressante. C'est ainsi que le caractère « semi-utopique » de maints ouvrages du cardinal Nicolas de Cues est souligné par Maurice de Gandillac ; une « semi-utopie », selon lui, n'est pas un fantasme de compensation ou l'expression de la fuite dans l'univers onirique d'un esprit désespéré, mais un projet « militant », progressiste, qui, tout en négligeant certaines dimensions de l'histoire, prépare les voies de l'avenir. En somme, les « semi-utopies » scientifiques (cf. le quatrième dialogue de l'*Idiota*), politiques et religieuses (cf. la *Concordantia*, la *Cribratio Alchorani* et le *De pace fidei*) du Cusain ne sont-elles pas le résultat de sa prise au sérieux de la vertu théologale d'espérance ? Mais l'utopie n'est pas seulement progressiste ; paradoxalement elle peut être aussi, en certains cas, réactionnaire : preuve en soient Robert Burton fondamentalement anti-égalitaire (Pierre Mesnard) et Kaspar Stiblin (Luigi Firpo). Des vues nouvelles sont également apportées sur Rabelais

(V. L. Saulnier), sur Jérôme Cardan (Antonio Corsano) et sur le courant utopique dans la Pologne de la Renaissance (Claude Backvis) ; cette dernière contribution analyse entre autres le *De Republica emendanda* d'André Frycz-Modrzewski, dont les idées sur la guerre notamment (p. 197-202) ne manquent pas d'actualité. Enfin, Paul Foriers donne quelques aperçus des études faites par les utopistes renaissants sur les problèmes de droit international ; les pages (253-260) qu'il consacre à Eméric Crucé sont des plus instructives ; Crucé, plus hardiment encore que Grotius et avant lui, imagine l'avènement d'une paix perpétuelle fondée sur une organisation internationale (création d'un organisme d'arbitrage obligatoire, chargé d'apaiser les belligérants si possible par la conciliation et de les obliger par la force collective à se soumettre en cas de nécessité). Comme Aloïs Gerlo le souligne dans la conclusion de l'ouvrage, les thèmes utopistes principaux auraient pu être examinés plus à fond (la propriété individuelle, les libertés fondamentales, le système foncier, etc.) ; mais du moins, l'urbanisme (Eugenio Garin et Robert Klein) et le droit (Paul Foriers) n'ont pas été oubliés. Signalons encore l'analyse vigoureuse du mécanisme psychologique de la pensée utopique par Roger Mucchielli, selon lequel toute utopie sociale, partant d'une révolte individuelle devant les choses telles qu'elles sont et d'une observation lucide et méthodique du monde politique et social, aboutit cependant à « un pessimisme profond sur les moyens de l'action rectificatrice » (p. 102). Ainsi, l'*Utopie* de Thomas More se termine sur cette phrase désillusionnée : « Je le souhaite plus que je ne l'espère. »

HENRY MOTTU.

MARTIN LUTHER : *Œuvres*, publiées sous les auspices de l'Alliance nationale des Eglises luthériennes de France et de la revue « Positions luthériennes ». Genève, Labor et Fides.

Tome I, 1957, 308 pages, introductions et traductions de Pierre Jundt et Jean Bosc. Ce volume renferme des œuvres datant de 1517 à 1520, en particulier le premier traité de sa main que Luther fit imprimer : son explication, en langue populaire, des sept Psaumes de la pénitence. On remarquera combien les problèmes spirituels au milieu desquels Luther se débattait alors apparaissent dans son explication. Autre écrit en langue populaire : l'*Explication du Notre Père*, dans lequel il manifeste sa ferme volonté d'atteindre les simples laïcs. Le *Sermon sur les bonnes œuvres* est en fait un commentaire des Dix Commandements, car, ainsi que Luther l'écrit en conclusion, « puisque l'homme, même en négligeant tout le reste, trouve suffisamment d'emploi pour toutes ses forces dans l'observation des commandements de Dieu... pourquoi donc en recherche-t-il d'autres, qui ne lui sont ni nécessaires ni commandés ? » On trouvera encore dans ce volume les thèses de septembre et octobre 1517, le *Sermon sur l'indulgence et la grâce* et les thèses de Heidelberg.

Tome II, 1963, 285 pages, introductions et traductions d'A. Greiner et R. Esnault. Ce volume III renferme quelques œuvres relativement peu connues chez nous et cependant du plus haut intérêt. A part une exception, elles remontent aux années 1521-1522. En Allemagne, la mêlée religieuse est entrée dans sa phase aiguë. Luther est à la pointe du combat. Pourtant il reste calme et fort : il a pris appui solide sur l'Écriture, qu'il traduit et commente. L'admirable commentaire du Magnificat nous apprend de quelles certitudes il se nourrissait alors ; on découvre, reconnaissant, le respect et la délicatesse avec lesquels le réformateur s'exprime au sujet de Marie ; mais ce commentaire a



aussi une visée pédagogique que l'on ne doit pas oublier : apprendre au jeune prince Jean-Frédéric de Saxe les lignes directrices de la « politique » divine. C'est aussi au travail biblique de Luther que l'on doit les deux œuvres terminant le volume : la préface au Nouveau Testament et la préface au psautier, où la pensée et la piété de Luther se découvrent si bien. Le *Jugement de Martin Luther sur les Vœux monastiques* et le traité *De la Vie conjugale* appartiennent par contre davantage aux œuvres de circonstance. Du fond de sa retraite de la Wartbourg, Luther observe avec inquiétude l'effet des idées réformatrices sur les couvents, que moines et nonnes commencent à désertir. C'est avec l'espoir d'agir sur ce mouvement, en le soumettant à la règle de l'Évangile, que Luther exprime son avis sur la question des vœux. Quoi qu'on ait pu en écrire, cet avis est négatif : les vœux sont un mensonge, un sacrilège, un blasphème ; il n'est pas exclu qu'on parvienne à leur donner un sens évangélique ; mais, dans la règle, on doit en secouer la tyrannie, contraire à la volonté de Dieu. Cette œuvre est donc plus destructrice que constructive. On n'en dira pas autant du traité *De la Vie conjugale*, né particulièrement des visites de 1522, qui s'efforce de restaurer le vrai sens du mariage chrétien, dévalué, selon Luther, par l'exaltation du célibat monastique. Ce traité, qui se lit avec profit à la suite du précédent, nous montre que Luther a fait le tour maintenant de la question « mariage et célibat ».

Tome IV, 1960, 270 pages. Introductions et traductions de Fr. Guental. Ce volume est une mosaïque de dix ouvrages, très différents quant aux sujets abordés, datant des années 1523-1526. Certains traitent d'un point de théologie biblique (*Que Jésus-Christ est né Juif*), d'ecclésiologie (*Qu'une assemblée a le droit et le pouvoir de juger toutes les doctrines*) ou de liturgie (*La messe en langue allemande et l'ordre du service divin*). Les autres, par contre, nous révèlent un Luther engagé en plein dans les durs problèmes du temps et s'efforçant de faire prévaloir, pour chacun, une solution évangélique. Trois de ces ouvrages concernent la guerre des paysans (*Exhortation à la paix...*, *Contre les hordes criminelles et pillardes...*, *Une missive...*). Les autres touchent la question de l'autorité de l'État (*De l'autorité temporelle...*), la nécessité d'ouvrir des écoles (*Aux magistrats...*), le commerce et l'usure (*Du commerce et de l'usure*) et l'éternelle question du service militaire des chrétiens (*Les soldats peuvent-ils être en état de grâce ?*). C'est cette diversité même qui donne au tome IV son caractère attachant.

Tome V, 1958, 267 pages, introductions et traductions de Jean Carrère. Ce volume renferme deux traités de très inégale importance : le *De servo arbitrio* voisine avec une sorte d'avis de droit (*Si l'on peut fuir devant la mort*) donné par Luther aux pasteurs de Breslau qui lui avaient demandé comment ils devaient se comporter au milieu de l'épidémie de peste ravageant leur ville. Celui-ci offre surtout cette particularité que son manuscrit original est conservé à la bibliothèque du Consistoire de Paris de l'Église luthérienne de France. Quant au *De servo arbitrio*, c'est un des rares ouvrages de Luther dont on ait eu déjà, précédemment, une traduction française. Il est intéressant de comparer la traduction de Denis de Rougemont (Je Sers, 1936) à celle de Jean Carrère. La première est plus alerte, plus mordante, plus facile à lire, mais aussi plus libre à l'égard du texte latin ; la seconde, si elle paraît plus tortueuse, est plus sûre quant à la précision littérale. L'échantillon suivant suffira à étayer nos dires : là où Jean Carrère traduit : « Quel chrétien supporterait que l'on méprise les affirmations théologiques ? Cela reviendrait, purement et simplement, à nier en bloc la religion et la piété ou à affirmer que la religion,

la piété ou le dogme ne sont rien. Comment peux-tu donc affirmer : « Je n'aime pas les affirmations » ; et comment cette attitude peut-elle t'agréer mieux que l'attitude opposée ? », on lit sous la plume de Denis de Rougemont : « Quel chrétien supporterait donc que l'on méprise ses convictions ? Ce serait nier toute religion et toute piété, et toute espèce de dogme. C'est pourquoi je m'étonne de te voir affirmer que tu n'aimes pas ceux qui affirment, et que tu préfères la manière des sceptiques. »

Tome VIII, 1959, 218 pages. Comme il fallait s'y attendre, nous découvrons ici, dans la richesse de sa personne et la diversité des situations concrètes, non pas d'abord un théologien et un homme d'Eglise, mais un homme, dans la pleine acception du terme, ami, directeur d'âmes ou conseiller théologique, époux et père. Mais, fort judicieusement, les éditeurs nous donnent aussi plusieurs de ces lettres capitales grâce auxquelles on comprend mieux certaines des prises de position — parfois si déconcertantes — du réformateur. On relève avant tout, parmi les destinataires de ces 155 lettres, les noms des correspondants de la première heure (Spalatin, Lang, Staupitz), des collègues de Luther à Wittenberg (Mélancthon, Amsdorf, Jonas) ou des pasteurs de l'extérieur avec qui celui-ci entretenait des relations d'amitié (Link, Hausmann, Probst), de divers grands personnages et, finalement, de la propre femme de Luther.

Tome IX, 1961, 371 pages. Incontestablement, ce volume est l'un des plus importants de ceux déjà parus. Il nous révèle le pasteur, s'adressant par la prédication à ce peuple allemand qui lui était si cher. Toutes ces prédications méritaient de figurer ici. Mais on se doit cependant d'en signaler quelques-unes : celles de l'Invocavit, si révélatrices de la façon dont Luther concevait la réformation de l'Eglise ; celles qu'il prononça sur le chemin de Worms, à Erfurt, en avril 1521, ou à Wittenberg et Eisleben, très peu avant sa mort, et dans lesquelles on remarque des touches si personnelles. Dans sa préface, le traducteur (mais pourquoi cache-t-il son nom ?) nous invite à remarquer combien ces prédications sont bibliques. Qu'il nous permette de ne pas être de son avis. Des prédications vraiment bibliques, il faut en chercher plutôt dans la *Kirchenpostille*. Ici, on trouve en premier lieu des prédications de circonstances, dont certaines sont d'ailleurs de vrais traités. C'est souvent l'actualité, plus que la Bible, qui fournit à Luther ses développements. Mais on a ainsi un éventail vraiment très large des sujets abordés par Luther dans ses prédications. Signalons une inadvertance qui s'est glissée à la page 199 : ce n'est pas Frédéric le Sage, mais son frère Jean qui participa à la Diète d'Augsbourg.

GEORGES BESSE.

MARTIN LUTHER : *Von Advent bis Epiphanias*. Evangelienpredigten der Kirchenpostille, édité par H.H. Borchardt et Georg Merz. München, Chr. Kaiser Verlag, 1960, 400 p.

L'édition munichoise des œuvres de Luther en allemand a publié son quatrième volume supplémentaire. Celui-ci groupe les prédications de la postille ecclésiastique sur les textes des évangiles pour le temps de l'avent jusqu'à l'épiphanie (Mat. 21 : 1-9 ; Luc 21 : 25-33 ; Mat. 11 : 2-10 ; Jean 1 : 19-28 ; Luc 2 : 1-14 ; Luc 2 : 15-20 ; Jean 1 : 1-14 ; Mat. 23 : 34-39 ; Jean 21 : 19-24 ; Luc 2 : 33-40 ; Luc 2 : 21 ; Mat. 2 : 1-12 ;). — Ces prédications littéraires sont précédées d'une introduction de Luther qui s'appelle « Un petit enseignement sur ce qu'il convient de chercher dans les évangiles », indiquant le Christ, don

de Dieu et exemple, comme le centre de l'évangile. — Les éditeurs ont pris soin de garder les particularités du style et de la langue de Luther. L'orthographe et la ponctuation ont été corrigées ainsi que des termes devenus incompréhensibles pour le lecteur contemporain. Des explications détaillées que l'on trouve à la fin du livre, donnent en outre tous les renseignements théologiques, historiques et linguistiques nécessaires pour la bonne compréhension du texte.

HARTMUT LUCKE.

BERNHARD LOHSE : *Mönchtum und Reformation*. Luthers Auseinandersetzung mit dem Mönchsideal des Mittelalters. Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1963, 379 p. Forschungen zur Kirchen- und Dogmengeschichte, Band 12.

Cet ouvrage n'est pas un exposé de l'histoire du monachisme, mais de l'histoire de l'idéal monastique. La position de Luther face à cet idéal est loin d'être suffisamment tirée au clair. Or, sans connaissance de la tradition monastique dans laquelle a vécu Luther, son attitude reste parfaitement inintelligible. Voilà pourquoi l'auteur consacre la moitié de son ouvrage à l'étude de cette question chez les Pères de l'Eglise et au Moyen Age. — Le Nouveau Testament évoque la possibilité d'un renoncement total en vue du royaume de Dieu à venir. Dans les cercles gnostiques, l'ascétisme devient un but en soi. Avec sa synthèse d'ascèse et de mystique, Origène a profondément influencé le mouvement monastique en Orient. S. Jérôme a transmis à l'Occident l'idéal ascétique, et notamment celui de la virginité. Il attribue aux vœux monacaux la valeur d'un deuxième baptême. S. Augustin accentue surtout l'idéal communautaire. Chez Cassien, c'est l'obéissance qui est au centre de sa pensée. Le repentance et l'humilité sont les traits essentiels de l'idéal monacal au Moyen Age. D'autre part on assiste à une accentuation du caractère méritoire des vœux et de la vie monastique. Le droit ecclésiastique fixe définitivement la supériorité du moine sur le laïc. Ainsi on aboutit au 15<sup>e</sup> s. à identifier les vertus de la profession des vœux avec celles du sacrement de pénitence. La profession des vœux confère non seulement le pardon de la « poena », mais également de la « culpa ». L'unique théologien du Moyen Age qui ait critiqué le monachisme est Wyclif. Cependant sa critique ne provient pas d'un approfondissement théologique de l'idéal monacal, comme c'est le cas pour Luther, mais bien plutôt d'un recours à l'autorité divine de l'Ecriture en tant que loi suprême de l'Eglise. —

Nous retrouvons tous les traits de la tradition monastique chez Luther. Mais dès son premier cours sur les Psaumes (1513-1515), L. enlève aux vertus monacales leur caractère exclusif en les interprétant à partir du Nouveau Testament. Nulle part L. ne confère à la profession des vœux la valeur d'un deuxième baptême. Au contraire c'est le vœu baptismal qui devient le vœu décisif de chaque chrétien. La vie monastique n'est rien d'autre que l'accomplissement de ce vœu. A l'aide des catégories du jugement et de l'évangile, L. interprète le monachisme comme l'annihilation et le redressement de l'homme par Dieu. L'idéal d'humilité reçoit une rectification analogue : elle n'est plus une vertu, mais l'aboutissement en l'homme du jugement que Dieu a prononcé sur lui en Christ. « L'humilitas » devient « humiliatio ». Dans son cours sur l'épître aux Romains (1515-1516) Luther range les vœux du côté de la loi. Seul celui qui ne leur attribue aucune valeur pour la justification peut professer des vœux, et ceci dans la liberté chrétienne. Ainsi Luther a enraciné l'idéal monastique dans

le baptême et la justification. Cet approfondissement théologique lui permet d'envisager la vie monastique de façon positive jusqu'en 1521. Avec son traité *De votis monasticis* Luther rompt définitivement avec la conception traditionnelle des vœux. Il y a incompatibilité entre la liberté chrétienne et les vœux monacaux qui lient le moine à vie. Tout chrétien est libre de faire des vœux. Mais il n'est pas libre d'anéantir la liberté qui lui a été donnée en Jésus-Christ par des obligations qu'il s'inflige pour mériter son salut. La justification par la foi « profanise » la religiosité monacale. Le chrétien est libre de se marier ou de rester célibataire. Chacun de ces états lui permet l'accomplissement de son vœu baptismal et aucun ne le sauve devant Dieu. — Cet ouvrage est écrit dans un style sobre et clair. Des citations abondantes d'après l'original permettent au lecteur un travail critique personnel. On saura apprécier ce rappel de la position de Luther. Il nous fournit les critères sous lesquels il convient d'envisager les nouvelles manifestations du monachisme protestant.

HARTMUT LUCKE.

HANS WERNLE : *Allegorie und Erlebnis bei Luther*. Bern, Francke Verlag, 1960, 115 p.

Sous le terme d'allégorie Wernle entend une connaissance affective, communautaire, pneumatique, symbolique, qui s'approche du jeu, de la musique et surtout du rêve. La femme-mère symbolise ce mode de connaissance. A ce principe féminin, Wernle oppose l'« Erlebnis », terme par lequel il n'entend pas l'expérience, mais le principe masculin, paternel, la raison, l'action, la volonté. Après avoir épousé la mentalité allégorique, Luther l'aurait abandonnée au moment où il devient réformateur. Il n'arrive pourtant jamais à s'en affranchir totalement. — Mais Wernle nous initie également à la psychanalyse. L'entrée au cloître c'est le refus du principe paternel. La doctrine de la réconciliation signifie que le conflit entre le père (Hans Luther) et le fils est liquidé. Le Christ, symbole positif du Père, s'opposerait au Pape (l'Antichrist), symbole négatif du père. Voici la métaphysique de Luther réduite à ses justes proportions ! — Cette interprétation est peut-être intéressante pour les hommes de lettres, mais guère convaincante pour l'historien et le théologien.

HARTMUT LUCKE.

KARIN BORNKAMM : *Luthers Auslegungen des Galaterbriefes von 1519 und 1531 Ein Vergleich*. Berlin, Walter de Gruyter & Co., 1963, 404 p. *Arbeiten zur Kirchengeschichte*, 35.

La thèse de cette dissertation (1959) est la suivante : l'unité théologique des deux interprétations prévaut à tel point, que les différences doivent être comprises non comme des contradictions, mais comme des développements conséquents d'éléments antérieurs. Tout en donnant une interprétation systématique, B. prend soin de le faire à l'intérieur des unités exégétiques de l'épître. Ces unités sont groupées autour de quatre thèmes principaux : L'apostolat (chap. I et V), la justification et l'œuvre du Christ (chap. II), la tentation et les moyens de la surmonter (chap. III), la loi et le problème de la sanctification (chap. IV). — Le trait dominant du commentaire de 1519 est son enracinement dans le problème herméneutique. L'emploi des notions augustinienes « *litera-spiritus* »



marque l'ensemble de l'exposé. L'autorité de l'apôtre dépend de la véracité de sa prédication. Or celle-ci sans preuve extérieure se révèle comme vraie seulement à celui qui l'écoute avec un entendement renouvelé. Luther décrit l'œuvre du Christ et la Justification comme un seul événement, présentes dans la prédication et actualisées dans la compréhension spirituelle de l'auditeur. Quant à l'éthique, Luther oppose l'amour et la liberté chrétienne au légalisme. — Les différences entre le commentaire de 1531 à la suite de celui de 1519 sont les suivantes : la christologie y occupe une place plus grande qu'en 1519, Luther tient compte davantage des dogmes et des formules conciliaires. Les catégories herméneutiques cèdent le pas aux catégories christologiques. La justification est moins un acte d'audition et de compréhension que l'incorporation de l'homme à l'histoire du Christ. A cela s'ajoute une accentuation des éléments objectifs (la doctrine, les sacrements, l'Eglise et les ministères comme moyens de surmonter les différentes formes de la tentation). En outre, Luther incorpore maintenant tout le domaine de la vie séculière dans son exposé de la loi. La création avec ses ordres est le cadre de l'action chrétienne. — Ces différences ne sont pas des contradictions. La théologie de Luther reste une théologie de la parole. La réconciliation, conjointe à la justification dans l'action présente de Dieu, pourrait être décrite aussi bien en termes herméneutiques qu'en termes christologiques. La doctrine et les autres secours contre la tentation n'ont d'efficacité que parce qu'elles sont une forme de la parole, reçue dans l'audition de la foi. Enfin, la liberté du chrétien en face de la création est une conséquence directe de la justification. — L'intérêt du livre pour le débat théologique allemand est évident. Le lecteur français éprouvera par contre quelques difficultés à la lecture de cet ouvrage. Consulter l'index à titre d'orientation ne lui servira qu'à peu de chose, car celui-ci est à tel point subdivisé en titres, sous-titres et paragraphes, qu'il ne verra pas immédiatement la ligne directrice du livre. — L'ouvrage, qui veut être une comparaison, est en réalité une interprétation. L'œuvre de 1519 est interprétée à l'aide des catégories herméneutiques mises en vogue par G. Ebeling, tandis que celle de 1531 est interprétée par l'auteur en se référant surtout à la théologie scandinave.

HARTMUT LUCKE.

ROBERT STUPPERICH : *Der unbekannte Melanchthon. Wirken und Denken des Praeceptor Germaniae in neuer Sicht*. Stuttgart, W. Kohlhammer Verlag, 1961, 244 pages.

Melanchthon est un des réformateurs le moins connu et pourtant le plus controversé. Le livre que R. Stupperich lui a consacré, évite les sentiers battus et esquisse une image fort sympathique de Melanchthon sur la base de documents peu connus. On ne peut guère surestimer l'importance de cet homme, humaniste et théologien, pour l'établissement des Eglises issues de la réforme. — La deuxième moitié du livre contient une anthologie de textes peu connus de Melanchthon en allemand. Parmi ces textes figurent notamment une prédication sur l'office des anges, l'épître au landgrave Philippe de Hesse, et l'oraison funèbre de Martin Luther. — Il est aujourd'hui à la mode de faire de Melanchthon le bouc émissaire des faiblesses de la réformation. Ce livre apporte un correctif nécessaire à ce préjugé.

HARTMUT LUCKE.

ROBERT STUPPERICH : *Melanchthon*. Berlin, Walter de Gruyter & Co. 1960, 139 p. Sammlung Götschen, Band 1100.

Nombreux sont les théologiens depuis Albrecht Ritschl qui voient en Mélanchthon l'homme qui a faussé la théologie de Luther. La biographie de R. Stupperich nous propose une image du théologien-humaniste à la fois plus sympathique et pondérée. Sans cacher ses faiblesses en tant que diplomate et représentant du protestantisme allemand, il montre ce qu'il y a de tragique dans la vie de cet homme. Calomnié déjà par ses contemporains, Mélanchthon a cependant agi avec les plus pures intentions. Avec autant d'érudition que d'intuition R. Stupperich décrit les multiples activités de Mélanchthon comme philosophe et historien, pédagogue et théologien, réorganisateur des Eglises et défenseur de la Réforme.

HARTMUT LUCKE.

ROLF SCHÄFER : *Christologie und Sittlichkeit in Melanchthons frühen Loci*. Tübingen, J.C.B. Mohr (Paul Siebeck), 1961, 171 p. (Beiträge zur Historischen Theologie, 29).

La thèse de Schäfer peut se résumer de la façon suivante : à défaut de lien organique entre sa christologie et l'éthique, Mélanchthon est obligé de combler cette lacune par le « tertius usus legis » et le recours à l'autorité formelle des Ecritures. — La christologie de Mélanchthon se réduit à la doctrine de la satisfaction et de l'expiation ; la sotériologie à la rémission des péchés et à l'apaisement de la conscience. Contrairement à Luther, Melanchthon ne sait rien du Christ-Esprit qui habite le cœur du croyant pour le transformer à son image. Le « propter Christum » remplace totalement le « in Christo ». Sa notion du Saint-Esprit est vide, car Mélanchthon sépare l'Esprit du Christ, et il ne sait que faire du Jésus historique. Il lui manque l'exégèse tropologique qui relie si bien la christologie à la sotériologie chez Luther. Mélanchthon ne connaît même pas la foi en Christ ou en Dieu ! Il croit aux promesses, à l'Evangile, à la miséricorde divine, alors que pour Luther la foi est une union toujours plus intime avec le Christ lui-même. — Mélanchthon doit nécessairement suppléer à ces lacunes par une accentuation de l'autorité formelle des Ecritures et de la loi (tertius usus legis) comme mobile de l'action du chrétien. Il prépare ainsi le terrain pour le formalisme, l'intellectualisme et le biblicisme positiviste de l'orthodoxie. — Les quelques paroles positives que l'auteur trouve à l'égard de Mélanchthon donnent, après une critique aussi radicale, plutôt l'impression d'ironie. Aussi, Schäfer doit-il s'attendre à une réplique sévère de la part des défenseurs de Mélanchthon qui l'accuseront sans doute d'avoir simplifié le problème.

HARTMUT LUCKE.

*Der linke Flügel der Reformation. Glaubenszeugnisse der Täufer, Spiritualisten, Schwärmer und Antitrinitarier*. Herausgegeben von Heinold Fast. Bremen, Carl Schünemann Verlag, 1962, xxxv + 432 p. Klassiker des Protestantismus, Band IV. Sammlung Dieterich.

On se plongera avec intérêt et profit dans cette anthologie des dissidents de la Réformation. Ce livre est le quatrième d'une collection — unique en son genre, je crois — qui se propose de faire lire dans le texte, un texte modernisé,



les principaux représentants de la tradition protestante. Il se compose de quatre parties, en tout vingt-six auteurs du XVI<sup>e</sup> siècle, connus ou moins connus. Pour chaque auteur, on a choisi une, éventuellement deux ou trois pièces, d'entre les plus caractéristiques. Certaines pièces sont abrégées. — Un survol de ces 400 et quelques pages ne permettra probablement pas d'apercevoir l'unité de ces différents textes. Et c'est vrai qu'ils révèlent d'abord la très grande diversité d'opinions qui caractérisait les dissidents de la Réformation. Dans certains cas, il ne suffit même pas de parler de diversité. Par exemple, c'est une véritable guerre que se livrent les anabaptistes et les spiritualistes, par l'intermédiaire de Dirk Philips et Sébastien Franck, sur la question des « cérémonies ». — Mais nul doute que ce volume révèle au lecteur, non seulement la diversité, mais aussi bien des convergences entre les dissidents du XVI<sup>e</sup> siècle, ne serait-ce que dans leur position à l'égard de la Réformation, à qui ils reprochent tous de ne pas être allée assez loin. Et même si, comme les spiritualistes, on prétend l'Eglise tellement corrompue qu'on croit sa guérison impossible, on affirme savoir, mieux que Luther et mieux que le pape, en quoi consiste la véritable Eglise. En dehors du problème de l'Eglise (et du baptême !), l'un des plus débattus est celui des sources de la Révélation. Le problème trinitaire n'est abordé que dans la quatrième partie. Les pièces de nature historique ou autobiographique, de même que les réflexions sur le martyre, sont assez fréquentes. Relevons encore quelques œuvres « engagées » : des traités ou prédications qui, comme ceux de Rothmann et Müntzer, nous plongent en plein dans les vicissitudes de la grande tourmente religieuse. — Il n'en reste pas moins que, d'un groupe à l'autre, et même d'un auteur à l'autre, le climat est bien différent. Suivant qu'on se propose, comme les anabaptistes, de restaurer la véritable Eglise ou que, comme les spiritualistes, on croit cette restauration impossible, il est bien évident qu'on s'intéressera avant tout à la discipline ecclésiastique, ou alors à la vie intérieure. Grâce à cette anthologie, ces différences de climat apparaissent nettement. — Bref, ce livre a le très grand avantage de mettre à la disposition du public des textes souvent importants, toujours intéressants, mais peu connus et généralement peu accessibles, grâce auxquels on pourra obtenir une vue plus complète et plus exacte du mouvement de la Réformation, principalement en Allemagne.

GEORGES BESSE.

ANDRÉ DEROD : *Saint Charles Borromée, Cardinal réformateur, Docteur de la Pastorale* (1538-1584). Paris, Editions Saint-Paul, 1963, 514 p.

Ce beau et fort volume, illustré de quelques documents hors texte très suggestifs (portraits, masque mortuaire, spécimens d'écriture, tableaux historiques) est destiné au grand public qui trouvera là un récit édifiant, circonstancié, solidement documenté, faisant revivre l'une des plus grandes figures du catholicisme. Saint Charles Borromée, archevêque de Milan, est le héros par excellence du redressement de l'Eglise romaine face à la révolution religieuse du XVI<sup>e</sup> siècle. Cheville ouvrière du concile de Trente dans sa dernière période, il en a assuré la stricte observance dans son vaste archidiocèse, donnant lui-même l'exemple du pasteur irréprochable par la résidence, par la prédication, par l'esprit de pauvreté et de service, par son courage lors de la peste de 1570, par son austérité personnelle et par la discipline qu'il réussit à imposer à son clergé malgré toutes les résistances. Dans les synodes provinciaux dont l'usage s'était perdu, il fit prévaloir et mettre en œuvre les décrets réformateurs du concile de Trente,

si bien que les *Actes de l'Eglise de Milan* ont servi dès lors de modèle à tous les prélats qui s'efforcèrent de supprimer les abus et les vices de l'Eglise pour lui redonner sa vigueur et sa dignité. Saint François de Sales notamment invoquera sans cesse son exemple et son autorité, l'appelant « le miroir de l'ordre pastoral ». — Signe des temps : le népotisme qui avait joué un rôle si néfaste dans l'Eglise devient ici bénéfique. Neveu du cardinal De Medici, qui devint pape sous le nom de Pie VI, « une avalanche de charges et d'honneurs se déversa sur Charles » alors qu'il n'avait que 21 ans et n'était pas encore prêtre : il fut nommé par son oncle protonotaire et référendaire de la signature apostolique, secrétaire d'Etat, archevêque de Milan, protecteur des Cantons suisses, du Portugal, des Pays-Bas et de divers ordres religieux, Cardinal enfin ! Ses bénéfices étaient énormes et son train de vie royal ; cent cinquante domestiques à son service, vingt palefreniers pour l'entretien de ses écuries, tous vêtus de velours noir de la tête aux pieds... le plus beau carrosse et les plus belles cavales que l'on pût admirer à Rome ; banquets, réceptions fastueuses, parties de chasse... le plus grand train de vie d'un prince de la Renaissance ! — C'est alors que le miracle de la grâce s'accomplit, que le sentiment de sa responsabilité prévaut sur tous ses privilèges. A 23 ans, préparé par les jésuites, il entre dans la prêtrise, il célèbre sa première messe, il est emporté par la vague de réveil religieux qui se manifeste à Rome notamment avec Philippe Néri. « Je dois être disposé, dit-il alors, à verser mon sang pour la gloire de Dieu et l'exaltation de la Sainte Eglise. » Il réduit son train de vie, jusqu'à la pauvreté personnelle. Il s'applique à lui-même et impose autour de lui une discipline de fer. Sa vie exténuée par les austérités s'achève prématurément, mais sous l'auréole de la sainteté. Il n'a pas laissé de livres comparables à ceux de Bellarmin ou de François de Sales, brillants humanistes et écrivains de premier rang, mais son œuvre puissante est inscrite dans les âmes et dans les institutions. — A l'heure de Vatican II, saint Charles est invoqué comme un grand exemple par Jean XXIII et par Paul VI qui fut, lui aussi, cardinal archevêque de Milan.

VICTOR BARONI.

JAMES BRODRICK, S. J. : *Robert Bellarmin, l'humaniste et le saint*. Traduit de l'anglais par J. Boulangé. Bruges, Desclée De Brouwer, 1963, 347 p. Museum Lessianum, Section historique, n° 19.

Le concile Vatican II a donné un regain d'actualité aux champions de la Contre-Réforme qui défendirent après le concile de Trente, il y a quatre cents ans, les principes fondamentaux de l'Eglise romaine face à la Renaissance et au protestantisme. Parmi ces champions, le plus fort, auquel Jean XXIII a rendu un éclatant hommage, est l'Italien Bellarmin, 1542-1621, l'auteur des fameuses *Controverses* dont les trois gros volumes constituent un véritable arsenal apologétique. François de Sales travaillant à reconquérir le Chablais les avait toujours sous la main. « Durant cinq ans en Chablais, dit-il, j'ai prêché sans autres livres que la Bible et ceux du grand Bellarmin. » Quoi qu'en disent ceux qui de nos jours atténuent les angles du catholicisme, cet ouvrage reste classique. Sa valeur (sinon sa vérité) est incontestable. Le style est remarquable de logique et de clarté. Avant de réfuter les doctrines des Réformateurs, Bellarmin les expose avec une telle objectivité que ses coreligionnaires lui ont parfois reproché de répandre l'hérésie si bien que le fougueux pape Sixte Quint fit inscrire pour un temps les *Controverses* à l'*Index* des livres prohibés. L'ouvrage était le

fruit d'un retentissant enseignement commencé à Louvain et poursuivi à Rome par le brillant professeur, à ce fameux Collège romain, où des défenseurs de la foi catholique, accourus de tous pays, venaient fourbir leurs armes. — Mais Robert Bellarmin est plus qu'un controversiste de génie. Sa personnalité et ses œuvres dépassent le cadre des luttes confessionnelles. C'est ce que nous rappelle, avec une pointe d'humour, le P. Brodrick, qui, dans la ferveur de sa jeunesse, avait publié, il y a trente ans, un énorme ouvrage encombré d'érudition et de références ; ici, il ne dit que l'essentiel et le met à la portée de tous. On le verra pasteur fidèle pendant les années où le pape l'a fait archevêque de Capoue (peut-être pour l'éloigner quelque temps de Rome). Elevé à la dignité de cardinal, il faillit devenir pape, tout comme son fidèle ami Baronius, de l'Oratoire ; à tous deux, la dignité suprême inspirait une véritable épouvante. On suivra les subtiles discussions que Bellarmin soutint avec d'autres théologiens catholiques sur le difficile problème de la grâce, et sur le pouvoir spirituel et temporel de l'Eglise où il s'oppose aux gallicans et surtout à Jacques I<sup>er</sup> d'Angleterre, et sur les problèmes scientifiques où le théologien traditionaliste tient tête au génial Galilée, plusieurs années avant le procès. Et l'on entrera dans l'intimité de son âme par les lettres qu'il adressait à de nombreux correspondants et par quelques traités ascétiques et mystiques, notamment le « Gémissement de la Colombe » qui plaisait fort à François de Sales. On trouvera peut-être que l'aimable biographe accentue à l'excès le style hagiographique quand il raconte avec force détails la dernière maladie du grand prélat et l'extraordinaire, l'indiscrette ferveur du clergé et de la foule autour de son lit de mort et de son cadavre. — L'autorité doctrinale et la sainteté de Bellarmin ont été confirmées, tardivement mais avec éclat, par Pie XI qui l'a béatifié en 1923, canonisé en 1930 et, suprême honneur !, proclamé Docteur de l'Eglise en 1931.

VICTOR BARONI.

GEORGE-H. TAVARD : *Ecriture ou Eglise ? La crise de la Réforme*. Traduit de l'anglais par C. Tunmer, O.P. Paris, Les Editions du Cerf, 1963, 359 p. Unam Sanctam, 42.

Ce que le P. Tavard appelle la crise de la Réforme a consisté dans la rupture du rapport classique entre Ecriture et Eglise. Jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle, ce rapport avait été conçu comme une inclusion mutuelle. Les réformateurs ont eu, aux yeux de l'auteur, le tort d'opposer par contre l'Ecriture à l'Eglise. Mais — et c'est en cela que le livre représente un réel effort de compréhension à l'égard de la Réforme — la synthèse Ecriture-Eglise fut ébranlée au sein même de l'Eglise catholique, dès la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, en particulier par les nominalistes et les canonistes. Et même au cours de leurs premières joutes contre les réformateurs, les théologiens catholiques ne surent pas la reconstituer, la majorité d'entre eux se tenant à la théorie de deux sources de la Révélation (quelques exceptions remarquables, comme Schatzgeyer). D'ailleurs, malgré le décret de compromis promulgué au Concile de Trente, la théorie des deux sources continua encore longtemps de dominer chez les catholiques. Par contre, les théologiens anglicans du XVI<sup>e</sup> siècle eurent le mérite de maintenir, dans les grandes lignes, la doctrine classique. L'effort de l'auteur a donc consisté à interpréter les réformateurs en fonction des siècles de pensée théologique qui les avaient précédés et à étudier les répercussions de la Réforme sur la conception catholique des rapports Ecriture-Eglise. Dans ces conditions, les réformateurs devaient être étudiés de façon relativement brève. Cela n'a-t-il pas

facilité certaines simplifications ? Et puis, l'inclusion mutuelle de l'Ecriture et de l'Eglise, affirmée également par les Pères et les minoritaires du Concile de Trente, a-t-elle signifié réellement la même chose pour les uns et les autres ? Malgré cela, on s'incline devant la probité et l'érudition dont l'auteur a fait preuve et on ne peut que souhaiter, comme lui, que son livre contribue à une meilleure compréhension mutuelle entre catholiques et protestants.

GEORGES BESSE.

*Reformatorisches Verkiündigung und Lebensordnung.* Herausgegeben von Robert Stupperich. Bremen, Carl Schünemann Verlag, 1963, LI + 434 p. Klassiker des Protestantismus, Band III.

La collection Dieterich, dans laquelle ce volume est publié, n'est pas une collection spécialisée. Y figurent presque côte à côte l'*Iliade* et les contes d'E. Poë, Tacite et les réformateurs. Dans cet ouvrage, qui vise à atteindre tout homme cultivé, on trouvera donc : un allemand modernisé, presque pas d'annotation, une bibliographie limitée à l'essentiel. Chaque texte est ouvert par une brève introduction. Le titre général indique la préoccupation qui a présidé à la formation de cette anthologie : faire connaître l'éthique de la Réforme. Mais il faut préciser : la faire connaître à partir des réformateurs de second plan, qui ont eu précisément pour tâche de faire passer dans la réalité de l'Eglise l'enseignement de leurs maîtres. Tous les textes qui sont cités (exception faite des *Loci* de Mélanchthon) le sont in extenso (dix-huit auteurs, vingt-quatre textes différents). R. Stupperich les a répartis en quatre groupes, suivant leur provenance géographique : 1° les collaborateurs de Luther à Wittenberg ; 2° les réformateurs de la Haute et de la Basse-Allemagne ; 3° Strasbourg ; 4° la Suisse allemande. Si l'ouvrage nous fait l'impression de manquer d'unité, c'est probablement à ce plan qu'il le doit ; un plan par matières eût peut-être mieux convenu. Quoi qu'il en soit, l'avantage de cette anthologie demeure : mettre entre nos mains un éventail (nécessairement incomplet) de textes souvent peu accessibles, émanant de personnalités souvent méconnues (dont quelques laïcs), nous montrant comment on s'y prit pour reconstituer l'Eglise à partir des messages d'un Luther ou d'un Zwingli.

GEORGES BESSE.

THOMAS PLATTER : *Autobiographie*. Paris, Armand Colin, 1964, 144 p. Cahiers des Annales, 22.

Des œuvres de Th. Platter (env. 1499-1582) et de ses fils, seule cette Autobiographie a fait, jusqu'à ce jour, l'objet d'une édition savante (par Alfred Hartmann, Bâle, 1944). La présente traduction française est la première à avoir été établie d'après l'édition savante. On est donc surpris que la traductrice n'ait puisé que si parcimonieusement dans l'abondante annotation de l'édition allemande : elle n'a pas facilité autant qu'elle l'aurait voulu l'accès de cette œuvre au public français. Mais, cette réserve faite, on ne peut que se réjouir de pouvoir disposer maintenant d'une solide traduction de l'Autobiographie. Ces quelque 120 pages constituent en effet un document saisissant sur l'ascension sociale de ce petit chevrier valaisan devenu imprimeur, puis maître d'école



à Bâle. Evidemment, ce n'est pas de la grande histoire. Th. Platter n'a pas, en général, la hauteur de vue qui lui permettrait de quitter le terrain de l'anecdote. Il n'empêche que, faite comme elle est, cette Autobiographie nous permet cependant de pénétrer en plein parmi les gens du XVI<sup>e</sup> siècle, en particulier dans le petit peuple dont les us et coutumes nous sont décrits avec beaucoup de couleur.

GEORGES BESSE.

J.-V. POLLET : *Martin Bucer, études sur la Correspondance*, tome I<sup>er</sup>. Paris, Presses Universitaires de France, 1958, XI + 356 p.

Le P. Pollet a entrepris depuis plusieurs années des recherches sur le réformateur de Strasbourg. Le présent volume est le premier témoin de ce travail de longue haleine. Quarante-sept lettres et documents y sont présentés, dont bon nombre sont publiés pour la première fois, d'autres y sont éditées d'après des copies inconnues des éditeurs précédents. Un second volume examinera ces documents. Ces textes embrassent l'activité à l'extérieur de Bucer, son œuvre strasbourgeoise ayant été écartée de ce volume. Une introduction générale donne une vue d'ensemble de sa carrière et marque les rapports entre les divers textes, dont chacun est replacé dans son contexte grâce à des introductions partielles. D'importantes notes en facilitent la lecture et la compréhension. Des tables et des index en permettent la consultation rapide. Historiens de la Réforme et spécialistes de Bucer se réjouiront d'y trouver la confession de foi présentée par Bucer à l'assemblée de Schweinfurt (1532), l'article XVIII de la « Tétrapolitaine » relatif à la Cène, le fragment du dernier traité de Bucer en réponse aux thèses de Jean Laski sur l'eucharistie. Si le P. Pollet n'adhère pas à la doctrine de Bucer, il fait preuve cependant d'objective impartialité et de compréhensive sympathie à son égard ; il met en lumière ses intentions avec un rare bonheur, comme l'attestent son introduction et ses notes.

OLIVIER FATIO.

*Correspondance de Théodore de Bèze*, recueillie par Hippolyte Aubert, publiée par Henri Meylan et Alain Dufour. Tome III (1559-1561). Genève, Librairie Droz, 1963, 304 p.

L'édition de la correspondance de Bèze est une œuvre scientifique de tout premier ordre. Après les deux premiers volumes, nous avons maintenant le troisième contenant les lettres de 1559 à 1561. Les principes d'édition de cette grande entreprise sont modernes, sans être toutefois incontestables. On peut se demander par exemple s'il faut réduire l'orthographe latine de l'époque de la Réforme à l'état classique, cela au nom de principes de la philologie classique. Il s'agit des e = ae et de la graphie u-v. Le latin du XVI<sup>e</sup> siècle exprime la métamorphose d'une langue encore vivante. A son étape historique, une édition, qui a aussi un rôle à jouer en matière d'histoire de la langue, doit s'efforcer de reproduire fidèlement les lettres de l'original. — Malgré cette objection, le texte est présenté de façon exemplaire et pourrait servir de modèle à l'édition d'autres lettres. La disposition est claire et aérée. Les références aux sources avec les indications, d'ailleurs complètes et sûres, se trouvent en tête des lettres, ce qui est juste. Les sommaires, comprenant tous les faits importants et qui se trouvent au-dessus du texte, sont devenus indispensables

à une édition moderne par égard aux lecteurs pressés. Sur ce point, la correspondance de Bèze est exemplaire, parce qu'il est nécessaire, dans un corpus si volumineux, de faciliter par un sommaire la recherche de tel ou tel passage. Les textes sont reproduits — abstraction faite de l'objection mentionnée ci-dessus — de façon à épargner au chercheur la consultation de l'original. Par là le but de l'édition est atteint. Le commentaire est complet, il est un modèle d'exactitude historique et théologique. Chaque lettre commence sur une nouvelle page, ce qui non seulement rend la consultation très aisée, mais fait honneur à la générosité de l'éditeur. — Les matériaux ont été, autant que j'ai pu voir, retrouvés au complet, à une exception près. Entre les numéros 149 et 150 manque le récit de la mort du roi Henri II en juillet 1559, écrit par Bèze. L'autographe jusqu'alors inconnu se trouve à la Bibliothèque centrale de Zurich, Msc. F 59, page 245. Il est douteux qu'il s'agisse d'une lettre, le destinataire n'étant pas indiqué. Peut-être était-ce seulement une annexe. Néanmoins elle aurait dû figurer dans ce volume, vu que l'édition publiée dans les « Pièces annexes » aussi des textes concernant la correspondance. — Les réserves exprimées n'empêchent pas de constater que l'édition de la correspondance de Bèze est la plus moderne que nous ayons actuellement concernant l'histoire ecclésiastique. — Les éditeurs méritent notre gratitude pour ce qu'ils ont fait et notre confiance pour les volumes à venir qu'historiens et théologiens attendent avec joie et impatience.

JOACHIM STAEDTKE.

*Registres de la Compagnie des pasteurs de Genève au temps de Calvin*, publiés sous la direction des Archives d'Etat de Genève par R. M. KINGDOM et J.-F. BERGIER. *Tome premier, 1546-1563*, par JEAN-FRANCOIS BERGIER. Délibérations de la Compagnie, Ordonnances ecclésiastiques, Procès de Jérôme Bolsec. Genève, Librairie Droz, 1964, XIV, 183 p., Volume LV des Travaux d'Humanisme et Renaissance.

Nous renvoyons à la notice bibliographique signalant le tome II de cette importante publication, notice parue à la page 166 du fascicule III, année 1964, de cette Revue. Le tome premier est d'un intérêt aussi grand que le tome II : les procès-verbaux des séances de la Compagnie nous renseignent sur les multiples soucis de l'Eglise de Genève : affaires matrimoniales, discipline ecclésiastique, mutations pastorales, examens de candidats au ministère, discussion avec le Conseil qui voudrait répartir sur cinq pasteurs la charge de six, recommandations personnelles. Ce qui donne à ce volume une valeur exceptionnelle, c'est qu'il contient : le texte définitif des Ordonnances ecclésiastiques (des notes et une typographie diversifiée permettent de le comparer au projet primitif paru dans les *Calv. Op.*) ; le *Consensus tigurinus*, le procès-verbal détaillé de la controverse avec Jérôme Bolsec sur la prédestination et les délibérations de la Compagnie touchant cette affaire. Le secrétaire a joint à son registre un certain nombre de minutes de lettres ou de lettres adressées par, ou à la Compagnie ; la plupart de ces lettres ont été déjà publiées dans les *Calv. Op.*, d'autres sont inédites, dont une émouvante missive des cinq étudiants prisonniers à Lyon en 1552.

ROBERT CENTLIVRES.



THÉOLOGIE  
CONTEMPO-  
RAINE

HANNELORE JAHR : *Studien zur Überlieferungsgeschichte der Confession de foi von 1559* (= *Beiträge zur Geschichte und Lehre der Reformierten Kirche*, Bd. XVI). Neukirchen, Neukirchener Verlag des Erziehungsvereins, 1964, 164 p.

Ce volume est un sous-produit à la fois érudit et passionnant de recherches faites en vue d'une grande édition critique des livres symboliques réformés. Après avoir brièvement raconté la genèse de la *Confession* (d'après J. Pannier : *Les origines de la confession de foi*, etc., Paris 1936) et comparé ses deux versions genevoise et parisienne, M<sup>lle</sup> Jahr montre que ce texte a été très tôt imprimé ensemble avec d'autres documents. Tandis que dans le luthéranisme Bible, recueil de cantiques, *Confession d'Augsbourg* et catéchisme sont publiés séparément, la *Confession de foi*, comme le *Catéchisme de Genève* de 1542 sont le plus souvent édités ensemble avec le Psautier, alors même que celui-ci est encore incomplet. La forme des prières, elle aussi, fait partie de ce recueil qui à son tour devient appendice à la Bible, le tout formant un « Kirchenbuch » (p. 58) le plus souvent de format moyen ou petit, c'est-à-dire un livre unique renfermant toute la lex credendi et la lex orandi du fidèle individuel comme de l'Eglise. Si ce phénomène ne possède pas de parallèle dans d'autres domaines du protestantisme contemporain, il a néanmoins des antécédents médiévaux : psautiers extraits des bréviaires et « Bibles historiales » à l'usage des fidèles. La deuxième partie du livre est formée par une bibliographie de 219 éditions du *Catéchisme*, de la *Confession de foi*, de la Bible et des autres documents connexes, dont les titres sont reproduits in extenso. A chaque titre s'ajoute une description et une liste des principales bibliothèques détentrices. Cette bibliographie ne prouve pas seulement la thèse de l'auteur : elle forme un répertoire précieux que consulteront les historiens qui de cette première recherche sur le « Sitz im Leben » (p. 15) de la *Confession de foi* pourront partir pour aller à la découverte de l'influence que dogme et liturgie ont exercée sur la piété et la pratique religieuse protestantes du XVI<sup>e</sup> siècle.

PIERRE FRAENKEL.

RAÚL ECHAURI : *El Ser en la filosofía de Heidegger*. Instituto de Filosofía, Universidad nacional del Litoral. Facultad de Filosofía y Letras, Rosario (Argentine), 1964, 175 p.

C'est en tant que thomiste que M. Echaury s'attaque au problème de l'être chez Heidegger, problème délicat et ardu s'il en est. Il envisage successivement l'aspect métaphysique de la question, puis la manifestation de l'être, et enfin l'essence de l'être. C'est surtout dans ce dernier chapitre qu'il met en parallèle Heidegger et Thomas d'Aquin. Le résultat de cette étude est une illustration réciproque des deux penseurs, l'un par l'autre, et qui aboutit à cette conclusion : « Nos espoirs intellectuels seraient comblés si le philosophe allemand prenait contact avec la conception de l'être propre à saint Thomas. »

J.-P. BOREL.

GEORGES GUSDORF : *L'Université en question*. Paris, Payot, 1964, 222 p.

« On demande un milliardaire ! » C'est sur ces mots que se termine ce manifeste violent, dont l'auteur reconnaît qu'il fera scandale. Pourquoi tant

d'argent ? Pour « réinventer l'université ». Car, ici, tout est à refaire. L'université, dont le nom vénérable signifie totalité corporative, association libre de facultés interdépendantes, ensemble organique et structuré, s'est dénaturée au point de n'être plus aujourd'hui, en France, qu'une sorte de « Prisunic culturel à cent mille places », une « distribution de soupe populaire » où le paternalisme professoral répond à l'infantilisme étudiantin. Le pouvoir central a capitulé depuis longtemps sous l'oppression gouvernementale : le recteur, jadis *magnificus*, n'est plus qu'un agent de l'Etat. Les facultés se sont séparées en unités jalouses, qui s'ignorent ou se méprisent les unes les autres, les bibliothèques ne cessent de se disséminer selon les spécialités qui les réclament pour elles seules. En un mot, l'université n'est plus qu'un corps décapité, démembré, d'où toute cohésion interdisciplinaire et communautaire a disparu. — Le grand coupable ? Napoléon, dont la réforme a réglementé, d'une manière peut-être irréparable, l'enseignement supérieur sous la forme d'un monopole d'Etat et dans une intention purement utilitaire. Les conséquences de cet asservissement ne se sont pas fait attendre : elles sévissent un peu partout, mais surtout au cœur de la France, dans le « cancer parisien ». — Comment réagir ? On se gorge de grands mots : démocratisation des études, présalaire... Méfions-nous de ces images d'Epinal. Tournons-nous plutôt vers certaines universités d'Allemagne ou d'Angleterre (l'auteur ne mentionne pas la Suisse, qui aurait peut-être mérité cette référence), efforçons-nous de restituer à l'*alma mater* son caractère originel d'ensemble solidaire et numériquement limité, son statut d'autogestion, rendons aux professeurs le droit de fixer eux-mêmes leur programme. Comprendons, en un mot, que la question ne relève pas de la quantité, mais de la qualité. — C'est ici qu'intervient le milliardaire, c'est-à-dire l'initiative privée, qui pourrait lancer le projet d'une université indépendante et communautaire, centrée sur l'homme. — Un tel ouvrage tient à la fois de la polémique et de la démonstration. Il fut écrit d'un seul jet sans doute, et les redites y sont nombreuses, parfois gênantes. Il se fonde toutefois sur une information solide, où l'histoire des idées et de l'institution universitaire tient une grande place. En dépit de sa forme paradoxale ou gouailleuse, ce réquisitoire, que dis-je, ce cri d'alarme mérite d'être pris au sérieux.

RENÉ SCHAEERER.

GUSTAV SIEWERTH : *Grundfragen der Philosophie im Horizont der Seinsdifferenz* (Thomas von Aquin im Gespräch mit Duns Scotus, Francisco Suarez, Immanuel Kant, Georg Wilhelm Friedrich Hegel, Wilhelm Dilthey, Martin Heidegger). Düsseldorf, Schwann, 1963, 300 p.

A l'exception de sa pièce centrale, *Die Differenz von Sein und Seiend*, cet ouvrage est un recueil d'articles déjà publiés. Pour l'auteur, le retour à l'ontologie thomiste s'impose de nos jours, et il nécessite un vigoureux recul par rapport aux auteurs indiqués en sous-titre. Le découpage historique est délibérément unilatéral : de Hegel, on ne discute que la logique, mais non la *Phénoménologie* ; on critique la sobriété kantienne, mais non la sobriété husserlienne ; on prend Dilthey à son propre piège en présentant son historicisme comme un oubli de l'Etre, habituel en son temps ; et dans Heidegger, on néglige *Sein und Zeit* comme une simple introduction aux ouvrages ultérieurs. Ce découpage permet la mise en relief de la pensée de l'Etre en tant qu'Etre chez saint Thomas.

Le vrai et le bien sont identiques à l'Être, de sorte que, comme chez Heidegger, c'est par son être que l'étant se révèle. C'est à Duns Scot et à Suarez qu'il faut, selon l'auteur, rattacher l'essentialisme, qu'on doit abandonner, tant il est vrai que la philosophie reste braquée sur les essences, organisées en corps de doctrine, aussi longtemps que l'événement de la Révélation (chrétienne) ne donne pas accès à la saisie de l'Être même et, par là, à celle de la différence entre l'être et l'étant.

P.-A. STUCKI.

JACQUES SARANO : *La douleur*. Paris, L'Epi, 1965, 322 p. Lettre-préface du R.P. Pierre Ganne.

Médecin, philosophe et croyant, l'auteur aborde son sujet sous ces trois aspects successivement. Disons d'emblée que c'est au médecin que, de loin, nous accordons la préférence. Réagissant contre certains préjugés qui assimilent la douleur à la perception d'un objet et tendent à conclure qu'on ne devrait pas souffrir quand on a tout pour être heureux, M. Sarano déclare fortement : on souffre quand on souffre. La douleur ne pose pas de problème, elle *est* le problème : souffrir, c'est refuser de souffrir. Mais pourquoi souffrons-nous ? La douleur est-elle fonction de la vie ou accident de la vie ? Constatons d'abord que, si elle nous avertit d'un péril, elle le fait très mal : elle est presque toujours sans commune mesure avec le danger couru et, se retournant contre celui qu'elle est censée servir, elle constitue elle-même le vrai danger : elle est un mal plutôt qu'un signe, un non plutôt qu'un oui. Elle aggrave souvent le désordre qu'elle prétend signaler et s'affirme comme la plus redoutable des maladies. Détraquement, déroute, promesse non tenue, antinature, antivie, telle apparaît la douleur, qu'elle soit physique ou morale. On ne saurait donc la justifier sur le plan physiologique, psychologique ou moral. Force est de hasarder une hypothèse métaphysique, en interrogeant le sens de la création. Sous ce rapport, la douleur manifeste l'inégalité de notre moi à son être. Elle nous rappelle que l'homme n'est pas la mesure de toutes choses ; elle nous invite à nous unir pour lutter contre elle : « On souffre moins quand on n'est pas seul » ; elle nous engage en outre à espérer, car l'espérance n'aurait aucune signification sans elle. « Elle est peut-être le signe qu'il faut mourir à soi pour s'unir à la Création. » Elle est une question terrible que Dieu pose à notre liberté. — Il est regrettable que des idées aussi saines et aussi justes soient noyées dans un véritable flot verbal. En cinquante pages, l'auteur aurait mieux dit ce qu'il avait à dire.

RENÉ SCHAEER.

JEAN DAUJAT : *Psychologie contemporaine et pensée chrétienne*. Préface du Dr P. Chauchard. Tournai, Desclée et Cie, 1962, 335 p.

Saint Thomas contenait-il déjà toute la psychologie contemporaine, et la psychologie chrétienne trouve-t-elle sa pleine orientation et son plein sens dans la doctrine du Docteur angélique ?

C'est une interrogation que nous formulons ! Pour l'auteur elle est résolue positivement, et ce qu'il va s'efforcer de découvrir, après avoir posé un certain nombre de prémices, c'est une harmonie entre les acquisitions de la science contemporaine et les intuitions de la pensée chrétienne. Le problème clé de tout ce livre, l'auteur le voit sous la forme d'une question

qu'il pose en fin de son troisième chapitre. Il a défini une doctrine chrétienne de la spiritualité de l'âme humaine, et maintenant il se demande si cette doctrine chrétienne s'accorde avec les conclusions de la science expérimentale contemporaine ? L'hylémorphisme constitue pour toute une série de problèmes la seule solution possible, la seule explication acceptable, contrairement aux réponses de la philosophie spiritualiste de la ligne de Platon et de Descartes qui n'offre aucune issue. J. Daujat prend quelque distance avec la pensée de Teilhard de Chardin dans son dernier chapitre sur la psychologie chrétienne. L'orientation strictement thomiste de l'ouvrage en fait son intérêt. Mais il faudrait en compléter le titre et préciser : Psychologie contemporaine et pensée chrétienne dans la perspective thomiste.

HÉRALD CHÂTELAIN.

*L'Institut théologique suédois à Jérusalem.*

L'Institut théologique suédois de Jérusalem, en Israël, mérite d'être mieux connu en Suisse ; il n'est pas destiné à recevoir uniquement des hôtes scandinaves et luthériens, puisque, depuis sa fondation en 1951, plus d'une centaine d'étudiants, qui se répartissent en une quinzaine de nations, dont huit originaires de notre pays, ont bénéficié de son enseignement. Son directeur, le docteur Hans Kosmala, s'est fait connaître par un important ouvrage paru chez J. Brill, à Leiden : « Hebräer-Essener-Christen, Studien zur Vorgeschichte der frühchristlichen Verkündigung » (Studia Post-biblica, I, 1959, 491 p.) ainsi que par divers articles publiés dans *Judaica*, *Novum Testamentum* et *Vetus Testamentum*. — Un séjour à l'Institut théologique suédois — comme j'ai pu m'en rendre compte pendant l'année 1962/63 — permet non seulement de poursuivre des recherches dans le domaine biblique, mais aussi de s'initier à une discipline trop négligée dans nos facultés, celle de la littérature rabbinique, et aussi de parfaire ses connaissances sur Qumrân, l'araméen, les textes d'Ugarit ou les traditions religieuses israélites et juives. L'enseignement habituel de l'Institut est complété par des cours donnés soit par des professeurs européens invités à passer quelques semaines à Jérusalem — ainsi, après P. A. H. de Boer (Leiden), J. Lindblom (Lund), S. Mowinckel (Oslo), etc., c'était le tour de J. Jeremias, de Göttingen en 1962 — soit par le corps enseignant de l'Université hébraïque de Jérusalem avec laquelle l'Institut entretient d'excellents rapports. Celui-ci offre aux étudiants européens la possibilité de mieux connaître aussi bien le judaïsme que le milieu biblique d'où est issue l'Eglise ; il prépare une nouvelle génération de théologiens capables d'intervenir utilement dans le dialogue entre Israël et la foi chrétienne dont l'importance paraît toujours plus évidente tant à l'Eglise romaine qu'au Conseil œcuménique. — Pour appuyer son action, le docteur H. Kosmala a eu l'heureuse idée de publier un « Annual of the Swedish Theological Institute » (ASTI), dont les premiers numéros parus en 1962 et 1963 reflètent à la fois le but, les méthodes et la qualité du travail poursuivi à l'Institut. Parmi les collaborateurs des « Annuals » déjà édités, nous relevons les noms des professeurs S. Mowinckel (Norvège), P. R. Ackroyd (Grande-Bretagne), G. Gerleman (Suède), S. Talmon (Israël), B. Noack (Danemark), A. Schalit (Israël) et naturellement de H. Kosmala, et des contributions aussi importantes que variées sur le soi-disant décalogue rituel (Ex. 34 : 14-26) ; la fête de la Pentecôte, selon les Jubilés, Qumrân et le livre des Actes ; les Esséniens dans l'histoire et aujourd'hui ; l'historiographie israélite, etc., ainsi que

des études plus brèves sur le tétragramme sacré, la signification de l'expression : « A la fin des jours », etc. A. Schalit traite d'une tradition relative à l'origine de la famille d'Hérode et fait un exposé critique de l'ouvrage de P. Winter sur le procès de Jésus ; H. Kosmala commence l'examen approfondi d'un thème qui se révèle aussi important dans le monde grec que dans l'Ecriture, celui de l'imitation de Dieu (Nachfolge und Nachahmung Gottes). — Ces quelques indications disent le labeur utile qui se fait à l'Institut théologique suédois, un des très rares centres qui représentent la pensée théologique d'origine évangélique en Terre sainte.

ROBERT MARTIN-ACHARD.

L'adresse de l'Institut : The Swedish Theological Institute, P.O.B. 37, Jerusalem, Israel.